

—La femme alors dit d'une voix déchirante : ici Mirraud !

—Le chien approcha alors en remuant la queue.

—Et la femme l'attacha avec une corde. Puis l'homme plaça trois francs sur le banc et tira la corde pour entraîner le chien.

Le chien tourna la tête du côté des enfants qui pleuraient, et gémit, il ne pouvait croire !

—La femme rencontra son regard et ses yeux se gonflèrent.

—Puis le chien se coucha par terre et se fit lourd comme du plomb, si lourd que l'homme fut obligé de le prendre sur son bras et de l'emporter.

—Quand la porte se referma la femme tomba sur le plancher.

—Pendant toute la nuit, les trois enfants l'appelèrent, mais le jour parut sans qu'elle eut répondu. Les enfants alors sortirent et appelèrent des voisins.

—On trouva les trois francs sur le banc, on acheta du pain ; il n'y en eut guère, car le temps avait été bien mauvais et le pain était cher.

—Puis on releva la femme et on l'enterra.

—Les enfants comprirent alors les quatre mots de leur mère :

—Votre père est mort.

—Voilà ! dit le notaire du village qui apprit l'événement ; pour ces pauvres gens, la question de la pluie et du beau temps est une question de vie et de mort.

JEAN LÄNDER.

Quelle bêtise d'aller veiller !

(INÉDIT.)

Ce soir j'ai une veillée !... que je suis content, que je suis heureux ! Une veillée ! mais c'est le bonheur et le plaisir, choses qui vont si bien au cœur du jeune homme.

J'y verrai dans un beau salon, à la clarté des lustres, de jeunes et jolies filles qui viennent de sourire aux lèvres, la joie au cœur, me serrer la main, et peut-être allumer dans mon âme un rayon d'espérance. Qui sait ? J'y choisirai peut-être aussi, ô bonheur ! celle qui fera la joie de mes jeunes ans et la consolation de ma vieillesse !... oui, ce soir, je vais veiller !... c'est mon unique pensée ; j'en suis jaloux : je laisse là le travail pour aller dans le silence, loin du brouhaha de la vie, songer que ce soir je vais veiller.

Le soir arrivé enfin.

Je cours à ma chambrette, je passe mon meilleur pantalon, je revêts mon habit *queue fine*, je consulte mon miroir sur les plis de ma cravate et je me hâte doucement de me rendre à la veillée, tout en me gardant bien de ne pas trop me

tourner... si j'allais friper mon faux col si bien empesé :



J'entre enfin dans cette maison que mon imagination de jeune homme s'est pluë toute la journée à orner de jeunes et jolies figures.

Tout a un air de fête : la mère aux cheveux blancs sourit de bonheur, les jeunes gens se laissent aller à une conversation amoureuse, si j'en juge par leurs paroles dites à voix basse, et la fille de la maison, toujours souriante, vole, vole partout ! toujours prête à satisfaire le moindre désir des invités.

Vite on s'empresse, après le bonjour accoutumé, de me débarrasser de mon chapeau, de ma canne... et je continue tout cela d'un sourire étudié au miroir et d'un salut à me rompre l'échine.

—Jouons aux cartes, dit le maître du logis.

Et les jeunes filles sourient, songeant déjà à tricher, les mauvaises, et fixent leur regard sur celui qui tout bas dans leur cœur elles ont déjà choisi pour *partner*.

On m'invite à prendre place à table ; je prie une demoiselle de vouloir bien jouer avec moi et le jeu commence.

Bien vite mon tour arrive de battre les cartes.

Mais, *Oh ! malheur*, elles me glissent des mains et roulent pêle-mêle sur le carreau.

Tous se mettent à rire ; les jeunes filles font un feu roulant de clins d'œil et les amis qui sont là chuchotent entre eux.

Je tremble, je pâlis.

On n'en meurt pas me dis-je... et je ramasse les cartes.

Mais à peine je me laisse tomber sur

mon siège, qu'un cri furieux, guttural, prolongé, se fait entendre.

—Vous avez froissé la queue de notre chat ! dit la fille de la maison d'un air courroucé :



Dé nouveau un fou rire s'empare de tout le monde, chacun lance son mot. Je souffle, je n'y tiens plus.

Enfin l'animation du jeu l'emporte ; On n'y pense plus.

Je ne sais plus où donner de la tête, quand un nouvel éclat de rire unanime se fait entendre : je me suis distribué toutes les cartes à moi seul !

Je suis au faite de la confusion. Au diable les cartes !... et je me retire de table.

Dansons ! disent les jeunes filles, dansons disent les jeunes gens... et la table à cartes disparaît et les chaises se rangent auprès du mur pour faire place aux danseurs.

La danse ! comme j'aime cela ; c'est mon fort. Mon cœur bat quand je conduis ma vis-à-vis par la main pour prendre place au quadrille. Quand je parle de la danse, je veux dire le cotillon, le quadrille, le rill, et non pas ces danses infâmes et immorales comme la valse impure, la polka et autres de la sorte.

Ma joie est si grande en ce moment qu'elle me fait oublier toutes mes diables distractions de tantôt et je sens renaître mon courage.

Nous nous mettons *en place*, le violoniste fait entendre un bruit confus de cordes, de croches, de doubles-croches et nous commençons à danser.

À peine achève-t-on la première figure d'un quadrille qu'un cri aigre, prolongé, fait tressaillir tout le monde et est suivi de cette phrase : Mon Dieu, monsieur, vous me faites mal !

Maudit fou que je suis ! j'ai froissé